

VENDREDI 16 SEPTEMBRE 2011

L'Accordeur de silences

(Jerusalem), de **Mia Couto**, traduit du portugais (Mozambique) par Elisabeth Monteiro Rodrigues, Métailié, 240 p., 19 €. Cinq hommes, dont le petit Mwanito et son frère, vivent en vase clos, dans le bush mozambicain, loin des bruits de la ville et de la guerre. La loi du silence imposée par le père va être brisée par l'arrivée d'une femme, une Blanche, en quête de son amant disparu. Et Mwanito sera propulsé hors de l'enfance.



Black Mamba Boy

de **Nadiifa Mohamed**, traduit de l'anglais (Somalie) par Françoise Pertat, Phébus, « Littérature étrangère », 278 p., 19 €. Du Yémen au Somaliland, de Djibouti à la Palestine, du Soudan à l'Égypte, le lecteur suit les pérégrinations de Jama, jeune Somalien, parti, enfant, en 1935, à la recherche de son père. Un voyage détonnant parmi les colonisés de la Corne de l'Afrique, à l'époque de Mussolini et de Louis Armstrong. C'est le fils de Jama, né à Londres, qui raconte l'histoire, se faisant « le griot de (son) père ».

Ce qu'on peut lire dans l'air

(How to Read the Air), de **Dinaw Mengestu**, traduit de l'anglais (États-Unis) par Michèle Albarret-Maatsch, Albin Michel, 370 p., 22 €. Yosef et Mariam ont fui l'Éthiopie, à la fin des années 1970, pour s'installer en Amérique. Tardivement, le couple, déjà désaccordé, s'offre un voyage de noces à Nashville. Leur fils Jonas, né dans l'Illinois, refait, trente ans plus tard, le trajet de cette lune de miel ratée, et reconstitue l'histoire de ses parents.

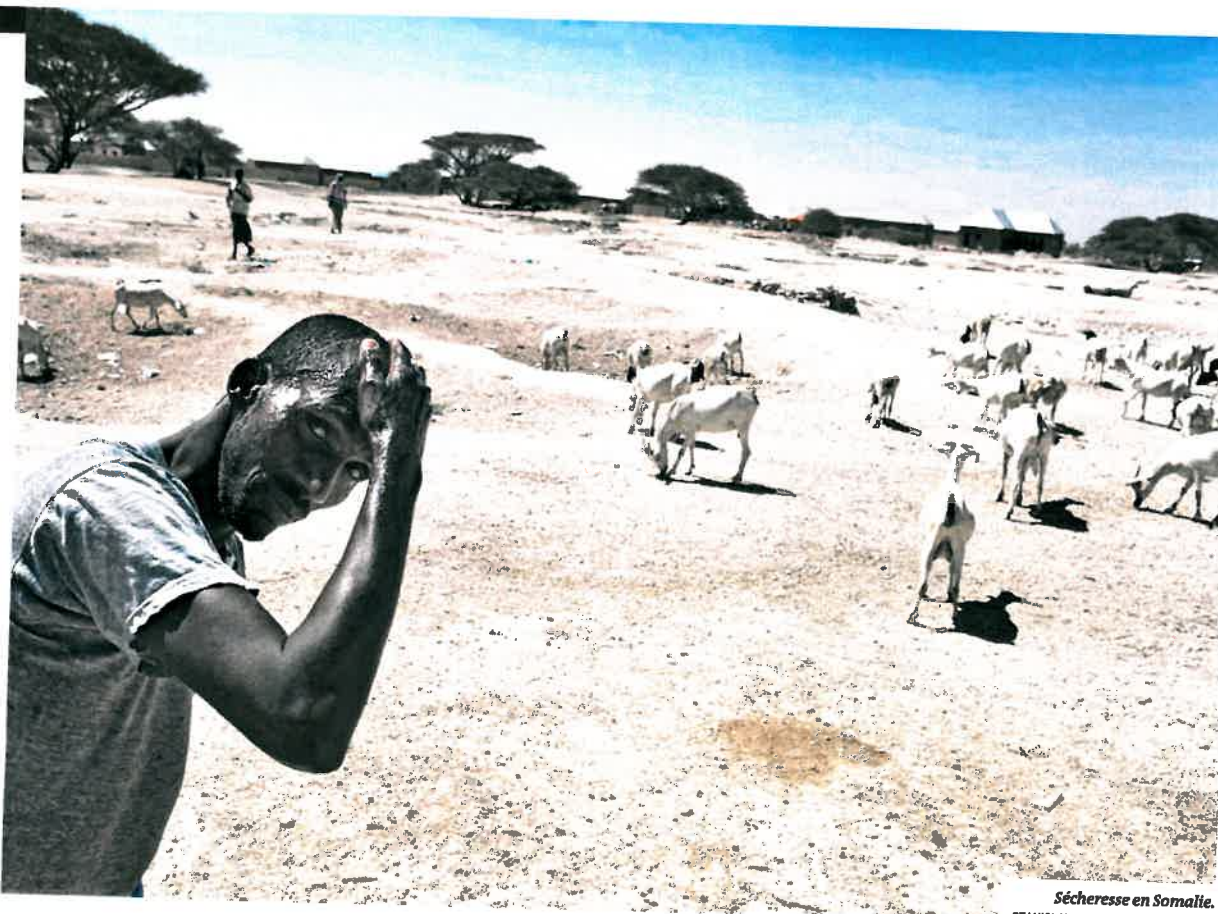
A travers les histoires de familles éclatées, trois romanciers nés au Mozambique, en Éthiopie et en Somalie évoquent des existences déroutées par les tyrannies et les guerres

Afrique, les généalogies imaginaires

CATHERINE SIMON

Elles ont vieilli, bien sûr, les *Lettres d'amour en Somalie* qu'un voyageur timide et las, Frédéric Mitterrand, publiait en 1983. On y voit des photos de Mogadiscio, et notamment de l'arc de triomphe, un gros pâté mussolinien, « d'où les chemises brunes partaient conquérir l'Éthiopie ». On y rencontre le président Siad Barré (renversé en 1991), dont le livre salue distraitement l'« intégrité » et le « courage ». Il est vrai qu'alors les romans de l'exilé somalien Nuruddin Farah – ses belles *Variations sur le thème d'un dictateur africain*, en particulier – n'étaient pas encore traduits en français.

Dans la Corne de l'Afrique, les conflits militaires (coloniaux ou claniques) et la tyrannie du chef (d'État, de bande, de famille, etc.) n'ont jamais cessé leur travail de dévastation. N'avait-on donc rien vu, rien lu, rien pressenti ? « *La guerre cimente le tout* », diagnostique l'auteur des *Lettres d'amour...* suivant, en cela, bien des experts es Africa et, parfois même, des journalistes. Illusion d'optique ou question de génération ? Trois décennies ont passé. La Somalie n'intéresse plus les voyageurs parisiens ; et ce ne sont plus les persécutés des années 1980 qui écrivent, mais leurs fils et leurs filles : les enfants de l'exil, devenus, à leur corps défendant, des obsédés de l'origine.



Sécheresse en Somalie.
STANISLAV KRUPAR/FOCUS/COSMOS

Repères

Dinaw Mengistu est né en 1978 à Addis-Abeba, en Éthiopie. Au lendemain de la chute du Négus, en 1974, la bataille pour le pouvoir, menée par Mengistu Haïlé Mariam, s'accompagne de terribles massacres. S'y ajoutent la guerre avec la Somalie voisine et l'horreur des famines. Des centaines de milliers d'Éthiopiens quittent leur pays durant cette période, dont, en 1980, la famille de l'écrivain.

Nadifa Mohamed est née en 1981 à Hargeisa, en Somalie. Des mouvements de lutte armée ébranlent alors la dictature en place. En 1986, fuyant la guerre civile, avec son cortège de persécutions et de famine, sa famille quitte le pays.

Mia Couto, fils d'émigrés portugais, est né en 1955 à Beira, au Mozambique, colonie portugaise. Le jeune écrivain participe à la guerre de libération nationale. À l'indépendance (1975), un nouveau cycle de guerre éclate, attisé par la Rhodésie et l'Afrique du Sud.

Ces romanciers-là, à l'instar de Dinaw Mengestu et de Nadifa Mohamed, n'écrivent pas, comme leurs aînés, pour maintenir vivant le pays perdu. Le premier, né en 1978 à Addis-Abeba (Ethiopie), vit entre la France et les Etats-Unis. La seconde, née en 1981 à Hargeisa (nord de la Somalie), est installée à Londres. Ils écrivent afin de retrouver la trace de leur famille, que la guerre et l'exil ont détruite. Ils jettent un pont entre la terre de leurs parents et celle où eux-mêmes ont grandi. Ils sèment à la volée, font pousser des généalogies – puisant dans leur imagination, autant, et souvent plus, que dans les maigres souvenirs que les pères et les mères ont légués. Ils pourraient être afghans ou tchétchènes.

Dans *Ce qu'on peut lire dans l'air*, de Dinaw Mengistu, le narrateur, Jonas, a la trentaine, justement. Il vit à New York et voit rarement ses parents, émigrés éthiopiens, qui ne se sont sans doute jamais aimés. De Yosef et Mariam, qui ont quitté

l'un après l'autre Addis-Abeba, avant de se retrouver aux Etats-Unis au début des années 1980, le jeune homme ne sait pas grand-chose. Ils sont « *toujours restés des inconnus pour moi* », note-t-il. Le père a été un fan de musique country – d'où le voyage de noces à Nashville, qui ouvre le récit et s'achève en fiasco. La mère, femme moderne et malheureuse, finira par quitter cet époux qu'elle ne supporte plus. Quant à Jonas, il ment. Né dans l'Illinois, il vit avec Angela, elle aussi d'ascendance africaine. Leur couple bat de l'aile.

Employé dans un centre d'aide aux réfugiés, Jonas passe ses journées à « *retoucher* » les témoignages des demandeurs d'asile « *en vue d'un meilleur effet narratif* ». Plus tard, enseignant dans une école privée, il invente, pour le compte de ses élèves (qui aimeraient savoir d'où il est « *vraiment* »), l'histoire, évidemment tragique, de son pauvre immigré de père. Sans parler d'Angela, qu'il décourage par ses

bobards. Cela ressemble parfois à du Woody Allen. C'est drôle, corrosif. Sans fioritures : « *Je profitais de ce que j'étais encore jeune pour faire quelque chose de ma peau, et même si ça ne se résumait jamais qu'à un mensonge de plus en plus énorme, il n'empêche que moi seul pouvais en revendiquer le mérite et la responsabilité.* » Les trous béants de la mémoire familiale, Jonas les bouche par des inventions de son cru – plus vraies que nature, comme on dit. Jusqu'à ce que la bulle explose.

Plus convenu, *Black Mamba Boy*, le roman de Nafida Mohamed, prévient, dès le prologue : « *Je suis le griot de mon père* », déclare le narrateur. Le récit est construit en boucle, commençant à Londres, à l'été 2008, et s'achevant au pays de Galles, à l'automne 1947. Entre les deux, un long flash-back : les douze années du périple d'un père imaginé, migrant des années 1930 et 1940, dont on suit les pas dans la jungle coloniale que sont alors les

pays de la Corne, de l'Afrique nilotique et du Proche-Orient. Le héros se prénomme Jama, comme le vrai père de Nafida Mohamed, dont c'est le premier roman. L'album familial rejoint la grande Histoire. Sauf que celle-ci, précisément, n'avait jamais

Ces écrivains jettent un pont entre la terre de leurs parents et celle où eux-mêmes ont grandi

été racontée par un(e) petit(e)-enfant de colonisés. L'arc de triomphe de Mogadiscio revêt soudain un autre aspect – amer, écœurant, barbare, à l'image des militaires italiens qui torturent à mort un des copains de Jama, tous s'étant enrôlés, enfants-soldats avant la lettre, dans les régiments de « *chemises brunes* ».

Mais de Jama, le vrai, que reste-t-il ? En l'héroïsant, la littérature l'a semé. Comme elle a semé Yosef et Mariam. Comme on sème ses poursuivants. Tant mieux. *Black Mamba Boy* rejoint *Ce qu'on peut lire dans l'air* : à force de la traquer, de la rêver, à force de la désirer, l'histoire familiale s'est muée, ici, en une saga de cinéma, captivante et bien documentée ; là, en un road-movie acide et élégant.

« *Je savais qu'il inventait presque tout, mais nous méconnaissions tous les deux depuis longtemps la frontière entre le souvenir et le mensonge* », observe, parlant de son grand frère, le petit Mwanito, principal narrateur de *L'Accordeur de silences*, dernier roman traduit de l'immense écrivain mozambicain Mia Couto. Ici aussi, il s'agit de famille. Ici aussi, la guerre est pro-

che, comme un murmure. Mais le voyage est immobile.

Né au Mozambique en 1955, Mia Couto, biologiste de formation, enseigne l'écologie à l'université de Maputo. Les protagonistes de son roman, liés – ligotés serait plus juste – au patriarche Silvestre Vitalicio, ont quitté la « *pourriture de la ville* », selon les termes de ce dernier, pour se retrancher du monde, en plein bush, dans un ancien campement déserté. La mort de la mère, disparue dans des circonstances atroces, est à l'origine de ce choix. Silvestre Vitalicio a fait le « *vœu d'émigrer pour toujours de sa propre vie* ». Il voudrait enchaîner à ce vœu ses deux fils – à qui tout est interdit : l'écriture, le plaisir, le sexe, la révolte.

Cette famille monoparentale, version Mia Couto, est à l'image de la société mozambicaine : meurtrière, archaïque, misogyne. Mais tendre aussi – et forte de ses désirs de liberté. Le roman évoque, sans le nommer, le journaliste Carlos Cardoso, assassiné en 2000 alors qu'il enquêtait sur des scandales de corruption, et la mobilisation inédite que cet assassinat a suscitée. Les temps changent, dit Mia Couto. Le petit Mwanito, que son père « *avait vieilli dès la naissance* », réussit à s'échapper du tombeau, auquel le condamnait le père. *L'Accordeur de silences* est un roman initiatique, comme le sont *Ce qu'on peut lire dans l'air* et *Black Mamba Boy*. Ce sont des histoires de garçons, où les femmes tiennent de beaux rôles.

Dans le roman de Nadifa Mohamed, le jeune Jama est parfois visité par le fantôme de son père. « *Tu te marieras, tu auras des enfants et des petits-enfants, mais tu cingleras sur tous les océans et tu laisseras ton empreinte à chaque coin de la terre* », lance-t-il à son orphelin de fils. Familles, je vous sème... ■

Extrait

« Dans les contes, les enfants qui ouvrent les boîtes renfermant les objets précieux de leurs parents disparus ont toujours droit à une révélation cruciale (...). A priori, les histoires familiales fourmillent de trucs pareils, sinon comment réaliser cette indispensable catharsis dont nous sommes tous supposés rêver ? Mais, me dis-je alors, c'était ça le problème, avant d'exposer un secret ou un passé familial il faut déjà qu'il y ait une famille. »

CE QU'ON PEUT LIRE DANS L'AIR, PAGE 190

« Le vent malmenait sans ménagement les cases en bois des nomades, même si les maisons en pierres blanches résistaient avec majesté aux ordures projetées contre elles. Mais à la fin, ce fut la ville tout entière qui se volatilisa, comme si elle n'avait été qu'un mirage sorti d'un vieux conte arabe. Avec le même tour de passe-passe, Jama s'évanouit comme par enchantement de sa famille, de sa maison et de sa patrie. »

BLACK MAMBA BOY, PAGE 78

« A la fin de la journée, mon vieux se calait sur la chaise de la terrasse. Et il en était ainsi toutes les nuits : je m'asseyais à ses pieds, regardant les étoiles là-haut dans le ciel noir. Mon père fermait les yeux, sa tête dodelinant d'un côté à l'autre, comme si un compas réglait cette tranquillité. Puis inspirant profondément, il disait : – Ce silence-là est le plus beau que j'aie entendu jusqu'à aujourd'hui. Je te remercie, Mwanito. »

L'ACCORDEUR DE SILENCES, PAGE 17